

Année 1821.

Modes de Paris



Pasquier del.

Litho de C. Motte.

Nouveau journal des Dames.
bureau rue Mûlée N. 30.

Robe écossaise. Chapeau de crêpe lisse garni de blonde et de raisin
brun.

NOUVEAU
JOURNAL DES DAMES,

OU

*Petit Courrier des Modes,
des Théâtres, de la Littérature, des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger.—On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n^o. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n^o. 23; PAINPARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

MODES.

DÉSESPÉREZ-VOUS, savantes couturières, vous qui, par mille coupes variées, saviez embellir les formes gracieuses de nos élégantes; brisez vos ciseaux; désormais vos talens sont inutiles. La Mode, cette reine capricieuse et tyrannique des Français, cesse de prendre parmi ses plus fidèles sujets, les lois qu'elle répandait ensuite par toute la terre. C'est de l'antique Grèce, c'est des ruines des Propylées qu'elle nous dicte maintenant ses ordres souverains. Et vous, belles habitantes des provinces, qu'allez vous devenir? Quelle consolation pourra-t-on vous apporter? En vain les messagers de l'ingrate Déesse vous enverront leurs fidèles gravures. En vain ses agens ingénieux s'empresseront de faire circuler les trésors qui sortent de ses magasins privilégiés. Soins superflus! Les plis ondoyans de nos nouveaux corsages, qui jadis dessinaient, avec tant de grâce, les heureux contours des filles d'Athènes, ne peuvent recevoir toute leur élégance que des mains habiles, initiées à l'art profond de les disposer.

Les robes consistent donc maintenant en un simple jupon ; les corsages à la grecque sont drapés sur la taille par des poseuses , dont une séance se paie jusqu'à vingt francs. Lorsque les robes sont de couleur , on porte de petits corsages brodés au plumetis et garnis de Valenciennes , sur lesquels on fixe les vastes replis de l'étoffe. Les manches doivent être pareilles. Malgré la révolution qui vient de s'opérer dans la forme des robes , on observe peu de variations dans celle des chapeaux. Les plumes follettes sont généralement mal portées , mais les marabouts demeurent l'apanage d'une femme de bonne compagnie. Nous avons remarqué un chapeau de blonde , orné d'une touffe de petites plumes rouges , surmontées d'une touffe de plumes jaunes , d'où s'échappaient trois plumes plates blanches.

Réflexions sur les articles *aux Infortunés*, insérés dans LA Foudre , par M^r. le Vicomte de Châteaubriand.

QUI peut révéler à l'homme comblé des faveurs de la fortune , le secret des tourmens que fait éprouver l'adversité ? Je n'entends pas seulement parler ici des besoins où vous livre la pauvreté , ces douleurs là frappent la vue : elles parlent physiquement ; mais ces tortures de l'ame !.... d'une ame noble et délicate qui se voit soumise à tous les genres d'humiliation , et dont la plus cruelle , sans doute , est de chercher à inspirer quelque pitié.... Qui pourrait les dépeindre ? non , le silencieux désespoir du malheureux qui s'abaisse jusqu'à recevoir des secours , ne peut être conçu ! ou du moins , pour le comprendre , il faut avoir été forcé soi-même de courber son front orgueilleux sous le faix de l'infortune.

Je viens de lire un passage sublime de M^r. de Châteaubriand , où il s'est attaché à dépeindre les angoisses d'un cœur frappé par l'infortune. Il trace les tableaux des sensations d'une ame desséchée par la douleur ; on dirait qu'il a vu , qu'il a touché le cœur d'un être souffrant , qu'il en a contemplé les déchiremens ; il semble même vous conduire à croire qu'il en a senti les dernières pulsations , tant il paraît impossible que le cœur n'ait pas cessé de battre , s'il a ressenti de pareilles tortures. Bientôt s'armant d'une plus douce éloquence , cet illustre écrivain cherche à prouver qu'il est encore pour eux

quelques consolations, même quelques plaisirs. Il leur trace la route qu'ils doivent suivre; il devient, en quelque sorte, le guide des malheureux. Ne vous laissez pas abattre, leur crie-t-il, il existe des douceurs au sein des plus grandes calamités. « Que celui que le chagrin mine, s'enfonce dans les » forêts; la vie est douce avec la nature, heureux ceux qui » l'aiment; ils la trouveront, et trouveront seulement elle » aux jours de l'adversité. L'hiver, près d'un humble feu et » d'une lumière vacillante, qu'il s'attendrisse sur les maux » des Clarisse, des Héloïse. Les romans sont les livres des » malheureux; ils nous nourrissent d'illusions, il est vrai, » mais en sont-ils plus remplis que la vie ».

Je terminerai cet article, en citant encore ces deux derniers paragraphes de M^r. de Chateaubriand.

« Peut être aussi, lorsque tout repose entre deux ou trois » heures du matin, au murmure des vents et de la pluie » qui battent contre votre fenêtre, écrivez-vous ce que vous » savez des hommes. L'infortuné occupe une place avant- » tageuse pour les bien étudier, parce qu'étant hors de leur » route, il les voit passer devant lui.

« Mais, après tout, il faut toujours en revenir à ceci : sans » les premières nécessités de la vie, point de remède à nos » maux. Otway, en mendiant le morceau de pain qui l'é- » touffa, Gilbert, la tête troublée par le chagrin, en avalant » une clef à l'hôpital, sentirent bien amèrement à cet égard, » quoique hommes de lettres, toute la vanité de la philo- » sophie ».

DONATINE T.

DE L'INFLUENCE DE LA POLITIQUE

SUR LA POLITESSE.

ON parle encore de notre galanterie, et les étrangers s'imaginent toujours trouver en France cette jeunesse de l'ancien régime, pour qui la politesse était une affaire importante, et le commerce de femmes une occupation sérieuse; mais que les mœurs ont changé sur ce point, depuis trente ans. Les Français, en recevant un système de gouvernement analogue à celui des Anglais, se sont mis dans la tête que,

comme nos voisins d'outre-mer, ils étaient devenus de profonds penseurs, et que leur génie dérogerait auprès des femmes, qui ne jouent aucun rôle dans l'ordre constitutionnel; ils ont déserté leur société. A ces soupers littéraires, que des femmes célèbres égayaient de leurs heureuses saillies, aux réunions aimables des Geoffrin, des Dudettaut, etc., etc., ont succédé des punchs politiques, présidés par l'esprit de parti qui en fait tous les frais. Je ne sais pas si, comme on le prétend, l'esprit public gagne à ces réunions, mais je sais bien que les femmes y perdent. Elles ne peuvent pas s'occuper de politique, et là il faut en parler sous peine de ne pas être écoutées. L'histoire de la dernière pièce nouvelle figurerait mal entre un plan de finances et une discussion sur la presse ! et la description d'une parure serait encore plus mal reçue par des hommes qui s'occupent à réformer le budget de l'état.

L'influence de ces nouvelles idées se fait sentir partout. Allez à la promenade, vous y verrez les femmes assises entre elles, et à côté vous apercevrez des groupes de jeunes gens, criant, gesticulant, parlant tous à-la-fois. Ces messieurs s'occupent de politique. C'est pour la politique qu'ils ont quitté leur mère, leur sœur ou leur femme; c'est pour la politique que, désertant leur maison, ils iront passer la soirée dans un cabinet de lecture, érigé en assemblée politique. En conscience, peuvent-ils s'occuper des femmes ? Ils sont électeurs ou le seront bientôt, et il n'est pas de la dignité d'un homme qui, tous les cinq ans, enfouit sa voix dans l'urne électorale, de s'abaisser jusqu'à donner le bras à sa femme, jusqu'à soupirer auprès de son amie.

Ce changement dans les mœurs ne se borne pas toujours à faire négliger les femmes. Il dégénère quelquefois en inconvenances plus graves. Les Français manquent souvent aujourd'hui aux égards qu'ils nous doivent. En voiture, au spectacle, on se gardera bien de nous offrir la meilleure place. La conversation ne prendra pas ce ton qu'exige notre présence; trop heureuses si l'on nous épargne les mots horribles que le perroquet de Nevers avait appris dans son voyage. Écoutons bien dans nos théâtres quels passages sont applaudis avec le plus de plaisir : ce sont ceux où l'on nous tourne en ridicule, ceux qu'une autorité scrupuleuse

aurait dû supprimer par respect pour les mœurs. L'auteur fait-il dire à une vieille fille qu'elle est contente de se marier, parce qu'il est pénible de rester fille, les yeux de tout le pârterre se tournent vers la galerie. S'il y a une vieille fille, on veut qu'elle sente le trait dirigé contre elle, et que sa rougeur trahisse son chagrin.

Une dame qui a eu le bonheur de connaître l'ancienne galanterie française, me disait, il y a deux jours : « nous avons » tout perdu à la révolution ». C'était peindre en deux mots : *l'influence de la politique sur la politesse.*

PAR UNE ABONNÉE.

LA GUIRLANDE DE FLORE;

Par M^r. Charles Malo (1).

CHAQUE heure de notre existence doit sonner pour un plaisir, dit dans sa préface, le galant auteur du charmant ouvrage que nous annonçons aux Dames. Si cette maxime n'est pas encore très-bien prouvée, du moins est-il sûr que tous les instans qu'elles consacreront à lire ce joli recueil, seront marqués par un intérêt nouveau. L'historique des fleurs, depuis la rose dont l'auteur fait remonter l'origine, suivant Théos, à la naissance de Vénus, jusqu'à l'humble violette des bois; depuis le lys et l'immortelle qui se trouvent ingénieusement réunis dans la même gravure, jusqu'à la modeste pensée; tout y est décrit avec une exactitude qui n'ôte rien à la grâce et à l'élégance du style. Si les nombreuses recherches de M^r. Charles Malo ont eu pour but de nous instruire dans une science que les hommes nous abandonnent sans envie, quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas, car il a su écarter les épines de l'étude de la botanique, pour ne nous en présenter réellement que *les Fleurs*.

Quinze jolies gravures, qui sont autant de petits chefs-d'œuvre, complètent la beauté de cet agréable ouvrage qui devrait figurer dans la bibliothèque de toutes nos jolies abonnées.

DONATINE T.

(1) Chez JANET, libraire, rue Saint-Jacques.

LE BAZAR PARISIEN qui se vend à la Librairie moderne, rue des Quatre-Fils, N°. 16, au Marais, prix 5 francs, est un ouvrage trop important pour les Dames, pour que nous ne nous empressions de leur annoncer qu'elles trouveront dans cette *exposition* de tous les produits des arts, mille découvertes précieuses, soit pour l'économie domestique, soit pour le luxe de la toilette et des appartemens; depuis le fil de laiton, chose de première nécessité, pour la confection des Modes, jusqu'aux fleurs brillantes qui doivent les orner; depuis les fils qui servent à coudre leurs robes jusqu'aux riches étoffes dont elles peuvent les former; enfin, toutes les adresses des marchands de nouveautés où l'on trouve de nouvelles productions, sont indiquées dans le Bazar Parisien. Les petites-maitresses sauront où trouver les meilleurs cosmétiques, les hommes les meilleurs comestibles; en un mot, c'est un ouvrage précieux pour ceux qui veulent visiter nos modernes ateliers, et bien plus encore pour ceux à qui la fortune permet de satisfaire leur goût.

DONATINE T.

LA VIE HUMAINE.

UN vague souvenir,
A nos yeux, du passé fait revivre l'image;
La crainte et l'espérance ont seules en partage
L'incertain *avenir*.
Le passé, l'avenir sont deux ombres légères,
Dont l'homme en vain poursuit les formes mensongères.
Le *présent* seul existe; hélas! comme un éclair
Qui brille et disparaît dans les plaines de l'air.
Ainsi, le *souvenir*, la *crainte*, l'*espérance*,
Un *éclair*. . . ô mortels! voilà notre existence!

M. A. J.

THÉÂTRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE ne se repose pas sur l'attrait que sa nouvelle salle présente à la curiosité publique;

elle ne profite pas de la facilité qu'on lui a donnée d'employer ses anciennes décorations dans le temple qu'on vient de lui ériger. Des débuts brillans sont destinés à satisfaire le public que la vue des dorures a bien vite fatigué, et les antiques décorations de notre grand Opéra ont été rajeunies. On reprend les chefs-d'œuvre des grands maîtres, oubliés depuis plusieurs années par les directeurs et les acteurs, mais non par le public qui était assez difficile pour trouver qu'ils valaient mieux que les productions de nos modernes Amphions. De grands préparatifs se font pour monter la *Lampe merveilleuse*; ce dernier ouvrage de Nicolò, qu'il a recommandé avec tant de soin à son dernier soupir, et que le public attend avec impatience.

La dernière représentation d'*Iphigénie en Tauride* a été extrêmement brillante; la foule des spectateurs était immense. La reprise d'un opéra qui n'avait pas été joué depuis 3 ans, le début du fils d'un acteur aimé par le public, et qui avait dû puiser dans les exemples de son père d'excellentes leçons; celui d'une actrice qui avait déjà paru d'une manière brillante, et que l'on attendait à cette dernière épreuve plus périlleuse que celles qu'elle avait déjà soutenues, que de motifs pour attirer une société nombreuse. Aucun des spectateurs n'a regretté sa soirée. Nourrit fils donne des grandes espérances; Mademoiselle Leroux a surpassé toutes celles qu'on avait fondées sur elle; mais le jeune débutant a été trahi par la faiblesse de sa poitrine. Un léger enrouement témoignait à la fin de l'opéra, qu'il n'était point encore accoutumé aux fatigues d'une représentation si longue. Mademoiselle Leroux a été plus heureuse; jusqu'à la fin de son rôle, elle a conservé la même fraîcheur, la même flexibilité. Quelle heureuse acquisition pour l'Opéra! Nourrit père, qui s'était chargé d'un rôle dans *Iphigénie*, a assisté aux débuts de son fils; il a dû voir avec joie l'accueil que le public lui faisait: c'était à la fois l'éloge et du père et du fils.

THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Première représentation de l'*Habit retourné*, paroles de M^r. ***, musique de M^r. Maréze.

CET opéra ressemble à tous ceux que l'on compose de situations prises au hasard dans les pièces qui sont déjà en

possession de plaire au public, ou plutôt il ne ressemble à rien. Le public a sifflé une intrigue froide, invraisemblable, ennuyeuse. Les paroles étaient mauvaises, et la musique ne valait pas mieux. M^r. Marèze n'avait pas besoin de se nommer : pourquoi livrer son nom aux sifflets ? il aura peut-être attribué la chute de sa pièce à la pauvreté du poème ; les auteurs trouvent toujours moyen de se consoler leur amour-propre. Tantôt c'est la cabale, tantôt la médiocrité des acteurs, et quand il y a plusieurs auteurs, chacun rejette la faute sur son complice.

DAMAS a fait sa rentrée dans *le Philinte de Molière* : il a joué Alceste avec chaleur et entraînement. Tous les rôles qui demandent de l'énergie, conviennent à son talent. Tous ceux où il faut de la décence et du bon ton, conviennent à Mademoiselle Rose Dupuis qui a fait preuve de ces deux qualités dans le rôle d'Éliante.

Tous nos grands acteurs nous reviennent. Mademoiselle Leverd a reparu hier dans le rôle de la Femme juge et partie ; il est inutile de dire qu'elle a été accueillie avec joie par le public, et qu'elle méritait de l'être.

On donne ce soir à l'Odéon la 1^{re}. représentation de *Jean sans peur* ; on saura bientôt si la pièce est d'un *homme de génie* ou d'un *officier du génie*. Les amateurs de spectacles n'auront aujourd'hui que l'embarras du choix : au Français, la rentrée de Mademoiselle Mars ; à Feydeau, celle de Martin ; avec de pareils rivaux, la pantomime de *l'Amour au Village* n'attirera personne à la Porte-Saint-Martin.

ANNONCE.

NOUS recommandons la Crème parisienne épilatoire qui se vend chez Tohogne, coiffeur, rue Saint-Honoré, n^o. 94, vis-à-vis celle de l'Arbre-Sec, comme un des cosmétiques, dont le résultat, bien loin d'offrir du danger, ajoute au contraire à la douceur et à la blancheur de la peau.

ERRATA.

Numéro du 10 septembre : Article Sully ligne 2. M^{lle}. Rogniez, lisez Hoguer.

Article Nécrologie, ligne 5 : Que nous causent la mort, lisez cause.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.

